# Liberté



# Les chants du soir

## Afchar Timoutchin

Volume 44, numéro 1 (255), février 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32946ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

**ISSN** 

0024-2020 (imprimé) 1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Timoutchin, A. (2002). Les chants du soir. Liberté, 44(1), 19–29.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

# Les chants du soir

traduit du turc par François-Michel Durazzo

#### Les chants du soir

Un jour blanc se referme sur moi.

Où êtes-vous, profondeurs de la mer qui filtrez le vert des forêts, ah profondeurs de la haute mer?

Tendu vers les ombres qui se tendent, belles comme les yeux de mon amour, je sens au-dessus de moi un bleu nerveux comme si j'inaugurais une ère nouvelle.

Dans le rouge ténu du jour qui sombre, les chants du soir s'installent doucement.

D'une seule traite, un jour s'en est allé, a disparu, sans que l'on puisse se résigner à quoi que ce soit. Tout ce que je touche me glisse entre les doigts. Je vais vivre une passion éternelle comme si de rien n'était.

De toutes façons, la nuit sera longue à venir.

Et bien qu'il soit esclave de ses lois, le soleil glisse vers l'horizon et chaque fois je revis la même joie.

#### Qui suis-je?

Qui suis-je, moi qui me réfugie dans le silence d'un enfant turbulent ? Tandis que les alchimistes s'obstinent à révéler le fruit d'improbables recherches, qui suis-je, moi qui résiste au bord du temps ?

Tandis que les avions battent des ailes vers le lointain, qui suis-je, moi qui reste là, brisé comme une vieille barque ?

Qui suis-je, tendu depuis les rêves de l'enfance vers d'incompréhensibles contrées ?

Qui suis-je? Je ne parviens pas à le savoir, moi qui ai faim d'amours inouïes et que le moindre regard amuse, qui suis-je en ces temps incertains, moi qui pleure sur tout et sur moi-même?

#### Un soir, tout seul

Je pénètre en silence dans l'obscurité, timide, apeuré, gêné. Parmi les oiseaux de nuit et les moustiques, je cherche mon ombre. Je m'ouvre un espace dans le vide, sans personne, comme une statue.

On m'a chassé de tous les temples.

Pourquoi est-ce arrivé ? Je l'ignore.

Pourquoi m'a-t-on exilé, lapidé
de mon pays et de mes joies ?

Comme une épaisse couverture, je suis
tendu vers un vaste néant.

Ma tête endolorie, mon cœur souffrant
ne me parlent que de moi-même.

Je n'écoute plus personne.

Ainsi m'en vais-je en passant.

#### **Depuis lors**

Entre les pages de mon cahier est restée la fleur que tu m'avais donnée.
L'été passé touchait à sa fin, l'as-tu oublié?
Le temps passe si vite et bientôt l'été reviendra.

Voilà le symbole de mes ultimes joies. Là même où notre amour a résisté, j'ai pensé ceci, il y a peu : si nous vivons encore de belles choses, nous ne revivrons plus celles-là.

#### Une supposition

Je viens peut-être du lointain pays des baisers des flamants roses comme les pluies d'avril.

Dans mes rêves d'enfant les montagnes se renversaient.

J'étais le plus fou du monde, me disais-tu.

En moi se disloquaient les glaces et les mers se gonflaient.

J'ai traversé des temps qui n'en finissaient pas.

Depuis toujours, je me suis senti appelé par les montagnes.

Si toi, tu ne m'avais pas bercé dans de terribles balançoires, je serais parti un jour accroché à un vent

et j'aurais finalement échappé à d'horribles créatures.

J'avais un pays en une île lointaine.

Mon amie, belle comme les aurores,
pleurait pour moi chaque soir en silence.

Je serais malgré tout un jour parti là-bas.

Je ne parviens pas à savoir ce que c'est : il y a en moi des cieux inconnus. Ne serais-je pas, mère, né chez les oiseaux ?

#### Une courte histoire d'amour

Quatre yeux noirs, deux cœurs fous, ainsi en parlent les livres.

Pensez bien à toutes ces années passées.

Même aujourd'hui il reste des traces, çà et là.

Leur amour n'avait pas de lois,
c'étaient vraiment deux fous.

Grandes roues, manèges,
quelles autres choses encore
ont grandi entre les murs qu'ils ont détruits?

Comme tout amour, le leur aussi
a finalement ployé sous sa masse.
La beauté de leur amour est sur toutes les lèvres.
Une ville entière a parlé d'eux
et pendant que la ville parlait d'eux,
comme des étoiles refroidissant
leur amour s'est figé dans la glace.

Ils ne se reconnaîtraient pas dans ce que l'on dit d'eux.

### Ce qui incombe aux enfants

Tout le monde, à tout âge, devrait pouvoir pleurer sur les genoux d'une mère, pour passer d'infranchissables cimes, vers l'inconnu au loin, à bride abattue, sur des chevaux de bois plus enfants que les enfants.

Derrière les portes fermées,
rôdent des hommes aux yeux morts
pour crucifier l'enfance.
Tout enfant qui sait cela devrait s'endormir
sur les genoux de sa mère, oh joie infinie!
rien que pour tourmenter ces hommes.

#### La nouvelle du soir

J'ai reçu le télégramme des oiseaux de la cime des montagnes. Je dois m'éveiller pour me rendre chez eux avant que le jour ne se lève.

L'obscurité attache l'énorme silence à la solitude. Je dois aller en quête de la joie inouïe, là où se trouvent les oiseaux, avant que le soir ne tombe.

# Épitaphe

Oiseau hargneux des hauteurs, tes ailes se sont couvertes de boue et tu n'es même pas un point sur les cartes.

Quoi qu'on dise, tu as bien vécu.

Toutes les rues conservent les traces de tes pas,
ton nom s'est inscrit sur les vents les plus hargneux.

Tu es le vrai historien, le vrai savant de tous les espaces et de tous les temps, tu es le premier alchimiste de la solitude.

Même en dormant ainsi en silence, tu es l'antithèse de l'obscurité. Du haut des branches qui touchent les nuages, regarde bien, regarde bien vers le lointain.

#### Le dernier air du soir

J'ai peur de mes joies, mes amours m'effraient. Je porte en moi ce que je crois.

Je pense aux choses les plus anciennes qui peut-être n'ont jamais existé, une fleur ou bien une brise, j'ignore ce qui me pousse tout droit vers le lointain.

J'ai perdu mon jouet, ma toupie, je n'ai plus ma bicyclette.

De mes fenêtres, on ne voit plus la source ni le lit du ruisseau.

Mes livres de contes ont disparu, été jetés.

Quelques êtres comme des fumées, se sont évanouis dans les airs.

Né à Akhisar (Turquie) en 1939, Afchar Timoutchin est poète, romancier, critique et professeur d'esthétique à la Faculté de philosophie d'Istanbul. Il a publié notamment aux Éditions Insancil (Istanbul) Çöl (Désert, 1958-1968), Destanlar (Épopées, 1969), Böyle söylenmeli bizim türkümuz (C'est ainsi que nous devons chanter, 1974), Savasçi Türküleri (Les chants du guerrier, 1980), Ey benim güzel sevdalim (Ô mon bel amour, 1984), Bu sevda böyle gider (Ainsi va cet amour, 1992), Arinmalar (Purifications, 1992) et Aksam türküleri (Les chants du soir, 1996).